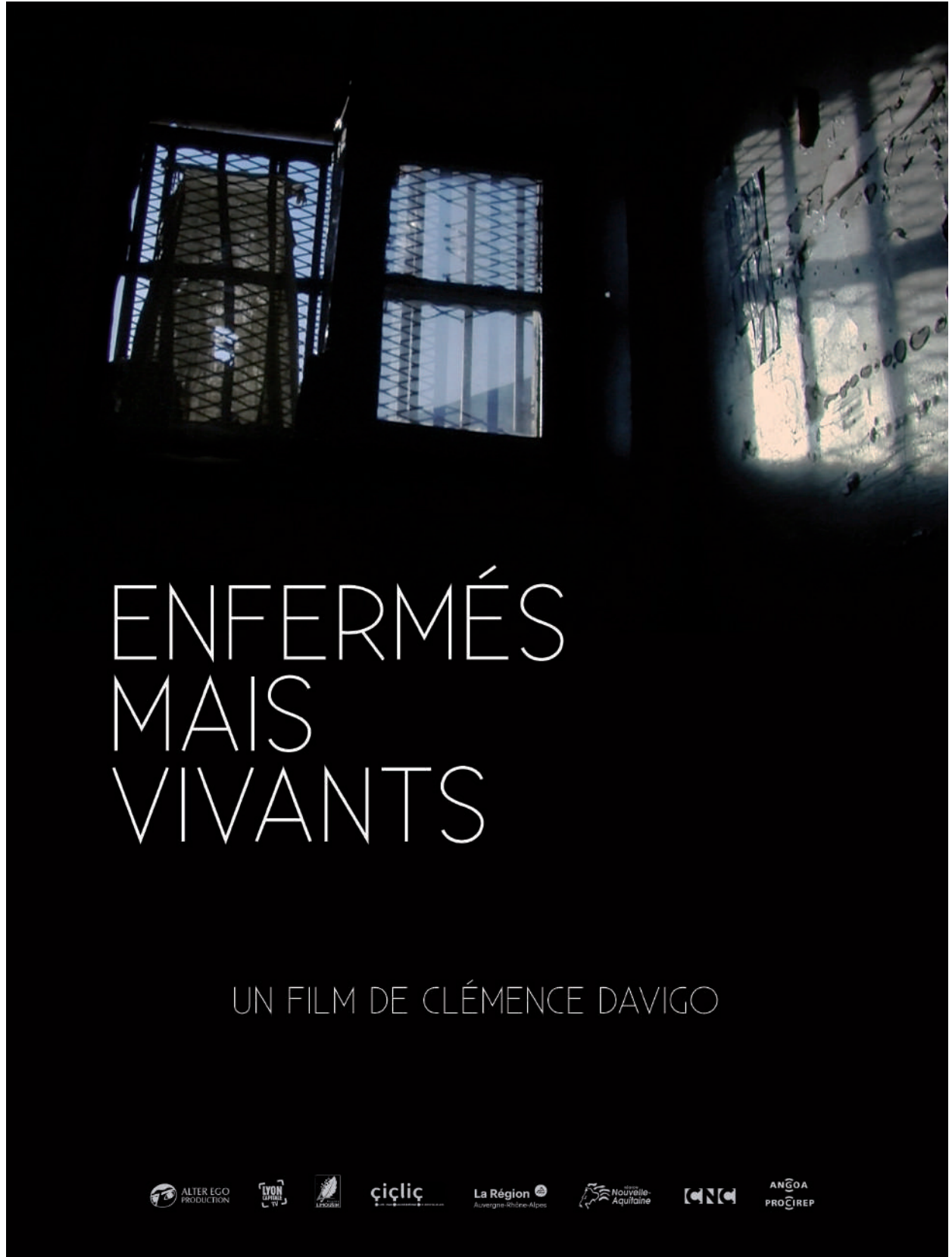


Revue de presse



Alter Ego Production



info@alterego-prod.com

(+33) 02 38 80 79 44

www.alterego-production.com

48, rue de Bourgogne - 45000 Orléans - France

LA MONTAGNE

Dans « Enfermés mais vivants », la creusoise Clémence Davigo a recueilli des témoignages forts sur la vie carcérale

Creusoise, Clémence Davigo faisait ses études à Lyon lorsque l'historique prison de la ville a failli être démolie. Les témoignages qu'elle a recueillis lui ont inspiré un film documentaire, « Enfermés mais vivants » qui sera projeté ce vendredi soir à Eymoutiers.

Originaire de Faux-la-Montagne, Clémence Davigo a réalisé un film documentaire original, poignant et humain sur la vie carcérale au travers du témoignage d'Annette et Louis. Ce dernier a passé 18 années « au cachot » à Lyon (Perrache), dans la prison mythique surnommée « la marmite du diable », celle-là même qui a vu entre ses murs un certain Jean Moulin mais aussi, bien plus tard, son bourreau Klaus Barbie. Nom du projet : « Enfermés mais vivants ».

Alors qu'elle était en pleins études supérieures aux Beaux-Arts à Lyon, Clémence s'est intéressée à la philosophie architecturale : « *Je voulais en savoir plus sur la façon de penser un projet architectural en fonction de son utilisation future. Je me suis tournée vers des chantiers en construction et Lyon connaissait à ce moment-là une reconstruction du quartier des Confluences et de l'ancienne prison mythique dont le vestige devait être abattu. Une mobilisation citoyenne a sauvé l'édifice de la destruction en tant que lieu chargé d'histoire. L'université catholique a alors fait l'acquisition des lieux pour y installer son nouveau campus* ». Clémence envisage alors un projet artistique autour du bâtiment carcéral désaffecté mais elle est contrainte de revoir sa copie car le délai pour obtenir l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte prendra trois années.... Il aura fallu attendre que le nouveau propriétaire s'empare du bien immobilier pour pouvoir le visiter.

Les visites régulières de Clémence auprès de détenus ont provoqué chez elle une véritable prise de conscience : « *J'ai trouvé les conditions du milieu carcéral révoltantes, bien loin de ce que l'on peut entendre sur les supposées bonnes conditions de détention. La réalité est beaucoup plus dure. C'est là que j'ai décidé de faire un film* ».

Clémence fréquente régulièrement le chantier de la nouvelle fac et y croise de nombreux curieux venus par nostalgie : anciens détenus et anciens gardiens. Clémence y voit alors un incroyable vivier de témoignages de ces personnages qui découvrent peu à peu les transformations d'un

endroit qui leur est tellement familier. La renaissance d'un lieu sous le regard de ses anciens occupants semble être un angle d'attaque intéressant.

C'était sans compter sur le véritable coup de cœur que Clémence a eu pour un couple, Annette et Louis. L'homme a vécu 18 années en prison dont 12 dans le bâtiment en question. Aujourd'hui libre, il veut témoigner de sa vie carcérale et de sa vie de couple malgré l'enfermement.

Le film portera donc sur cette histoire d'amour entre murs et barreaux au grès des visites d'Annette. Clémence est encore émue en parlant du couple : *« Annette raconte avec beaucoup d'émotion sa descente aux enfers. Elle estime aujourd'hui que quand on punit quelqu'un, on punit aussi ses proches. Avec ce film j'aimerais qu'on s'interroge globalement sur l'utilité de la détention aujourd'hui. La non-prise en charge des maladies mentales au sein des prisons est révoltante par exemple. Le taux de récidive est bien une conséquence de l'inefficacité du système actuel »*.

Le film documentaire sera diffusé en avant-première au cinéma Jean-Gabin d'Eymoutiers ce vendredi 6 juillet, à 21H, en présence de la réalisatrice. Aujourd'hui, celle-ci travaille à Télé-Millevaches pour qui elle anime entre autres des ateliers vidéo...en milieu carcéral.

Le documentaire est sélectionné au festival sans compétition « Rencontre Ad Hoc » cet été dans la Drôme et sera présenté fin juillet en Corse au Festival du film de Lama. Annette et Louis, les protagonistes du film seront, quant à eux, présents à « Folie les mots », le festival des mots à Faux-la-Montagne du 22 au 24 juillet.

La Montagne - le 05.07.2018

Clémence Davigo : « la prison est insupportable »

En nous faisant rentrer dans une prison qui n'existe plus – mais qui demeure néanmoins si présente dans la tête de ceux qui y ont été confrontés – Clémence Davigo, jeune réalisatrice de 28 ans, nous invite à nous demander si la prison est vraiment utile.

« Après tout ça, on se demande encore comment des gens peuvent penser que la prison sert à quelque chose ! » Cette interrogation, c'est Annette Foëx qui la pose, dans le film *Enfermés mais vivants* que Clémence Davigo vient de consacrer à cette femme et à son compagnon, Louis Perego, qui a passé 18 années en prison entre le début des années 1970 et le milieu des années 1990, dont 13 dans les prisons Saint-Paul et Saint-Joseph de Lyon.

Ruines

Tout commence pour la jeune réalisatrice, née dans un petit village du plateau de Millevaches dans lequel elle a passé toute son enfance, lorsqu'elle débarque à l'école des Beaux-arts de Lyon. Là elle s'intéresse particulièrement à l'architecture, fascinée et impressionnée par les espaces en suspens, entre deux, qui balafrent parfois le tissu urbain. C'est ainsi qu'elle photographie en scènes d'archéologie futuriste le chantier du musée des Confluences brusquement interrompu pour des problèmes de stabilisation du sol : « De grandes colonnes de béton s'enfonçaient peu à peu dans la terre et la végétation avait repris ses droits, on aurait dit des ruines... » Elle s'intéresse aux architectures collectives et à l'impact qu'elles ont sur les corps et les manières d'habiter, lit Foucault, étudie le travail de Le Corbusier ou celui de l'artiste Absalon, prématurément disparu, qui construit des « cellules » en bois blanc. Aussi, lorsqu'elle apprend que les vieilles prisons Saint-Paul et Saint-Joseph de Lyon, construites de 1849 à 1852 en plein centre ville, vont fermer, aussitôt elle souhaite se rendre sur ces lieux, désaffectés depuis 2009.

Il lui faudra attendre que les bâtiments soient rachetés par la Faculté catholique qui va y installer sa nouvelle université, pour pouvoir enfin y pénétrer, caméra à la main. Elle filme des couloirs abandonnés, des cellules aux murs écaillés, des coursives désertes, puis le long et impressionnant chantier de démolition de la vieille bâtisse. Sous ses yeux, les murs épais qui ont retenu tant de

prisonniers pendant plus d'un siècle et demi, s'effritent comme une maquette de papier mâché entre les mâchoires des engins de démolition. Elle a alors trouvé sa voie et son médium : le cinéma documentaire. Un petit tour à l'école de réalisation de Lussas, et la voilà à pied d'œuvre pour revenir sur les lieux, aujourd'hui transformés en une université moderne et transparente. Elle entraîne, dans ces murs transfigurés, Louis Perego, l'ex-détenu, et hors les murs, Annette, sa compagne, qui raconte comment la prison punit aussi ceux qui n'y sont pas enfermés, ces femmes et enfants de prisonniers dont les seuls liens avec leurs proches s'arrêtent à un parloir : une demi-heure contingentée de rencontre contrôlée...

« J'avais profité d'une visite dans le cadre des journées du Patrimoine, avant que la prison ne soit transformée. Le guide ne connaissait pas très bien le sujet et c'est Gilbert, un ex-détenu qui était dans le groupe, qui m'a en réalité tout expliqué... De fil en aiguille j'ai rencontré d'autres détenus, d'anciens gardiens, mais la rencontre avec Louis et Annette a été tellement forte qu'au bout d'un moment il est devenu évident de centrer mon film sur leur histoire. »

Sans la prison ?

L'intérêt pour le milieu carcéral ne s'arrête pas pour Clémence Davigo à ce premier film. Revenue vivre dans son village d'origine, elle travaille dans une télévision locale (Télé Millevaches) et avec ses collègues organise des ateliers dans les prisons de Guéret ou de Limoges. Avec les détenus volontaires ils s'essaient au décryptage de l'information et à la manipulation des images, montrent comment le monteur peut être un menteur et réalisent un film collectif ou des cartes postales vidéos que les prisonniers peuvent ensuite envoyer à leur famille – si la censure pénitentiaire accepte de les laisser sortir... *« Pendant ces quelques jours d'ateliers, les détenus découvrent une pratique et rencontrent de nouvelles personnes dans une salle d'activité qui les sort de la cellule où ils sont enfermés la majeure partie du temps. Je suis bien consciente que ces ateliers ne transformeront pas la prison mais ils permettent quelques échappées. »*

Toujours dans ce souci de créer un pont avec l'extérieur, Clémence Davigo a aussi fait le choix d'être visiteuse de prison auprès d'un ancien détenu pendant plusieurs mois sans qu'aucun proche ni famille ne vienne le voir. Lui, se souvient d'une visiteuse de prison *« qui m'a apporté de l'humanité et de l'amour-propre »*. Elle, se questionne toujours et se convainc peu à peu que l'abolitionnisme est sans doute la seule vraie réponse à opposer à la prison. *« On peut indéfiniment tenter de réformer la prison, à mon sens c'est un échec : elle reste dégradante, humiliante et archaïque. Quand je lis que des élus de la Creuse souhaitent construire une nouvelle prison pour revitaliser leur département, les bras m'en tombent ! Ne faudrait-il pas plutôt imaginer une société qui se donnerait les moyens de s'en passer ? »*



ENFERMÉS MAIS VIVANTS, un film de Clémence Davigo

En nous faisant rentrer dans une prison qui n'existe plus – mais qui demeure néanmoins si présente dans la tête de ceux qui y ont été confrontés – Clémence Davigo, jeune réalisatrice de 28 ans, nous invite à nous demander si la prison est vraiment utile.

Clémence Davigo : Étudiante aux beaux-arts de Lyon je me suis intéressée aux prisons de Saint-Paul et Saint-Joseph alors qu'elles allaient être détruites pour être réaffectées en campus universitaire. Fascinée par cette architecture panoptique et influencée par la lecture de Michel Foucault je me suis interrogée sur les architectures collectives, leur impact sur les corps et les manières de les habiter.

Après le transfert des détenus dans la nouvelle prison de Corbas, j'ai pu pénétrer dans les bâtiments désaffectés pour en capter les dernières traces. J'y ai filmé les couloirs abandonnés, les cellules aux murs écaillés, le long et impressionnant chantier de démolition d'une partie des prisons.

Aux abords du chantier j'ai rencontré d'anciens détenus et gardiens, qui m'ont raconté leurs souvenirs et l'impact que la prison avait eu sur leur vie.

Mon attention s'est posée sur Louis et Annette, avec qui je suis retournée sur les lieux. Lui, a passé 18 années de sa vie en prison dont 13 entre les murs de Saint-Paul et Saint-Joseph, et elle, sa compagne a vécu cet emprisonnement depuis le dehors. Si on parle souvent des conditions d'incarcération des prisonniers, on parle peu de la vie de ceux restés à l'extérieur : les longues heures d'attentes, les parloirs express lorsqu'ils ne sont pas supprimés, l'obligation de faire face ou encore la difficulté de simplement continuer à vivre. Je voulais montrer la double sanction de la prison, à l'intérieur comme à l'extérieur.

J'ai décidé de devenir visiteuse de prison alors que je travaillais sur ce projet de film.

Jusque-là, je n'avais rencontré que des anciens détenus et il me paraissait important de me confronter à l'univers carcéral actuel. J'ai rendu visite à un jeune homme pendant des mois, il n'avait aucun parloir ni famille. Nous avons créé un lien qui a duré jusqu'à sa sortie de prison. Si nos échanges ont indéniablement nourri le film et m'ont permis de mieux appréhender certaines questions, cette expérience m'a confortée dans l'idée que seules les personnes ayant vécu l'enfermement ont la légitimité d'en parler.

Entretien de Clémence Davigo
recueilli pour la revue de l'ANVP "Le Visiteur" - n°29 - été 2018



« Montrer deux mondes qui s'ignorent »

Entretien avec Clémence Davigo

PAR CLAIRE VD BOGAARD

RÉDACTRICE EN CHEF DU PASSE-MURAILLES

APRÈS DES ÉTUDES À L'ÉCOLE NATIONALE SUPÉRIEURE DES BEAUX-ARTS DE LYON, QUI L'AMÈNENT À S'INTÉRESSER PLUS PARTICULIÈREMENT AU CINÉMA DOCUMENTAIRE, CLÉMENCE DAVIGO suit une formation en réalisation documentaire de création à l'École de Lussas au cours de laquelle elle réalise un court-métrage intitulé *L'Usine*. Ce film d'école est sélectionné en 2014 par le Festival Corsicadoc à Ajaccio, compétition Nouveaux Talents et par le festival « Filmer le travail » en 2016. Elle travaille à *Télé Millevaches*, télévision locale située sur le Plateau de Millevaches.

CLÉMENCE EST VISITEUSE DE PRISON ET ELLE RÉALISE AUSSI RÉGULIÈREMENT, DANS LE CADRE DE SON TRAVAIL, DES ATELIERS VIDÉO EN MILIEU CARCÉRAL. ELLE TERMINE SON PREMIER FILM DOCUMENTAIRE « ENFERMÉS MAIS VIVANTS » EN 2018.

CLAIRE VD BOGAARD / COMMENT EST NÉ CE PROJET ?

CLÉMENCE DAVIGO / J'ai commencé à m'intéresser à la prison, et particulièrement au lien entre architecture et corps, quand j'étais aux Beaux-Arts à Lyon. Et puis j'ai eu connaissance d'un projet de destruction des prisons de Lyon, qui finalement a été mis en suspens après que beaucoup d'associations de sauvegarde du patrimoine et d'habitants s'y sont

opposés. Je me suis alors rendu compte que les gens étaient attachés aux prisons de Lyon, qu'une histoire y était liée ; pendant la Seconde Guerre mondiale, des résistants y ont été enfermés par Klaus Barbie, le chef de la Gestapo, Klaus Barbie lui-même y a été enfermé après. Il y a eu aussi des prisonniers politiques du FLN pendant la guerre d'Algérie... Toute une histoire qui faisait que ce n'était pas possible pour les habitants d'envisager qu'on rase cette histoire d'un coup de bulldozer.

J'ai donc commencé par demander l'autorisation à l'administration pénitentiaire de pénétrer dans la prison désaffectée, ce lieu qui m'intriguait et dont je voulais capter les dernières traces avant sa destruction. Autorisation que j'ai obtenue des années plus tard, alors que j'étais en 5ème année aux Beaux-Arts. Il m'a en effet fallu attendre que la Fac Catho (Université Catholique de Lyon), qui avait remporté l'appel à projet, devienne propriétaire des lieux. J'ai alors obtenu l'autorisation de suivre le chantier de démolition.

Mais, à ce moment-là, je ne savais pas encore que je voulais faire un film ! Puis, j'ai pris une caméra, appris à m'en servir seule, sur le tas, et j'ai sillonné le chantier pendant plusieurs mois ; j'y ai fait ces premières images de destruction de certains

51



bâtiments de la prison qui sont celles qui rythment le film.

Si mon intérêt pour la prison arrive donc dans un premier temps par l'architecture, j'ai ensuite rencontré, aux abords du chantier, d'anciens détenus, d'anciens gardiens. Et, pendant les journées du patrimoine, la Fac Catho a organisé plusieurs journées portes ouvertes pendant lesquelles elle a ouvert les prisons au public avant le démarrage du chantier ; beaucoup de gens se sont pressés pour venir montrer à leur famille où ils avaient été enfermés, où ils avaient travaillé. C'est à ce moment-là que j'ai pris conscience que c'était très important.

CLAIRE / COMMENT AVEZ-VOUS RENCONTRÉ LOUIS ET ANNETTE ?

CLÉMENCE / La première fois, c'était à une intervention autour de la question de la prison, et j'y ai aussi vu Annette chanter. Ce moment-là m'a bouleversée, je l'ai gardé dans un petit coin de ma tête. Je savais que Louis avait écrit des bouquins pendant sa détention, que j'ai commencés à lire. Entre temps, j'ai rencontré d'autres personnes, dont Dédé, un ami commun à Louis et Annette et moi, qui est aussi dans la pièce *Une longue peine* [NdR, Pièce de théâtre documentaire mise en scène par Didier

Ruiz. Voir aussi *Après l'ombre*, un film de Stéphane Mercurio qui retrace cette aventure.] (André Boiron, qui raconte son passage en centre de rétention pour mineurs). C'est lui qui m'a mis en contact avec Louis et Annette ; nous nous sommes tout de suite très bien entendus et ils ont accepté de se lancer dans l'aventure avec moi.

J'avais aussi filmé trois autres anciens détenus et deux anciens gardiens. Mais, finalement, j'ai choisi, au montage, de recentrer le film uniquement sur eux. Ça a été un véritable deuil de faire ce choix-là mais la rencontre avec Louis et Annette a été tellement forte, ce que disait Annette était tellement important que je voulais en garder l'essentiel. Le reste ne trouvait plus sa place.

CLAIRE / J'AI ÉTÉ TRÈS TOUCHÉE PAR L'ATTITUDE DE LOUIS QUE VOUS AVEZ FILMÉ DANS CETTE ANCIENNE PRISON DEVENUE UNIVERSITÉ. ÉTAIT-CE LA PREMIÈRE FOIS QU'IL Y RETOURNAIT ?

CLÉMENCE / Je crois qu'il y était allé avant, très rapidement. Là, on a vraiment pris le temps de déambuler dans les espaces pendant longtemps et les souvenirs remontaient au fur et à mesure.

CLAIRE / ON A L'IMPRESSON CHEZ LOUIS D'UNE RÉELLE INQUIÉTUDE PANIQUÉE, PRESQUE D'UN DÉSARROI DE SA PART. D'UNE SORTE D'IMPUISSANCE TOUJOURS PRÉSENTE.

CLÉMENCE / D'inquiétude, je ne sais pas... Je l'ai trouvé plutôt posé. Du désarroi, oui. Des moments avec beaucoup d'émotions, oui. Par exemple, le moment où il rentre dans l'amphi et où il réalise à quel point les espaces ont changé... Le moment où il parle de la mort de son père, aussi.

Il se questionnait aussi beaucoup sur ce choix d'avoir conservé tout ça... C'est une question que je me pose aussi... Est-ce qu'il ne faudrait pas tout raser ? Qu'est-ce qui fait patrimoine ou mémoire ? Des choix très clairs ont été faits ; la Fac Catho n'a pas voulu garder de traces de la prison, de l'enfermement. Elle aurait pu faire le choix de conserver des barbelés, des yoyos, une cellule témoin, des inscriptions sur les murs, de la crasse ! Mais elle a gardé les belles façades...

J'aurais moi-même été bien embêtée s'il avait fallu que je réfléchisse à quoi faire d'un lieu comme celui-ci... Il y a beaucoup d'anciens détenus qui me parlaient des fantômes qui hantent les lieux, l'un d'eux m'a même demandé : « *Ils ne dérangent pas les étudiants ?* »

Un ancien détenu avait une proposition plus radicale ; il disait qu'il aurait fallu tout raser, planter de la pelouse, et mettre au milieu une plaque indiquant ! « *Ici des milliers de gens ont souffert* ». Mais le prix de l'immobilier étant ce qu'il est, ce n'est pas possible de faire ça en ville...

CLAIRE / DANS LE FILM, ON RETROUVE DES IMAGES DE LA DESTRUCTION DU BÂTIMENT. AVEZ-VOUS VOULU DONNER UNE SIGNIFICATION PARTICULIÈRE À L'ENCHAÎNEMENT DE CES IMAGES DE DESTRUCTION PUIS À CELLES DE L'UNIVERSITÉ, TOUTE NEUVE, TOUTE PROPRE ?

CLÉMENCE / C'était une volonté de montrer deux mondes qui s'ignorent. Je ne suis pas sûre que beaucoup d'étudiants sachent ce que c'était que ce lieu. Il y a cette idée, dans le film, d'amener l'idée qu'une population en remplace une autre mais qu'il n'y a pas de rencontre, pas de croisement possible. Cela participe plus globalement d'une politique de gentrification de ce quartier de Lyon, qui était auparavant un quartier populaire.

J'avais filmé l'inauguration en grande pompe, avec des tapis rouges, des femmes en robe de soirée, de la musique classique. Ce même soir, j'ai rencontré d'anciens détenus qui étaient en train

de boire des bières dans le parc juste en face... qui avaient été dans cette prison, qui regardaient toutes ces belles voitures défilier. J'aurais vraiment pu faire un montage très dur mais, finalement, ce n'est pas ça que je voulais raconter. C'était trop facile, très caricatural.

Que ça soit une université, un hôtel de luxe, un hôpital, peu importe... C'était plutôt la question de la prison et de l'enfermement qu'il m'intéressait de questionner. Pour moi, c'était très important de faire le lien avec Corbas, la nouvelle prison, plutôt que d'être dans une critique un peu facile de ce projet de réaménagement...

54

CLAIRE / DURANT TOUT LE FILM, VOUS AVEZ FAIT LE CHOIX DE LA SÉPARATION, DANS TOUS LES PLANS, DE CE COUPLE POURTANT DÉSORMAIS RÉUNI. LOUIS VISITE L'ANCIENNE PRISON ET PARLE DE SON ENFERMEMENT ; ANNETTE RESTE À L'EXTÉRIEUR ET PARLE DE SA VIE SANS LUI... MALGRÉ CE LIEN TRÈS FORT QU'ILS PARTAGENT, POUR AUTANT, DANS VOTRE FILM, ON NE LES VOIT JAMAIS ENSEMBLE !

CLÉMENCE / Pour moi, c'était évident que, si je voulais évoquer l'enfermement, je ne pouvais pas faire un plan « happy end » en les montrant tous les deux. On parle d'espaces cloisonnés : elle était à l'extérieur et lui à l'intérieur. On devine dans le récit

d'Annette qu'ils se sont retrouvés, et je ne voyais pas l'intérêt de montrer plus que ça. D'autant plus qu'en vrai, ça ne se passe pas souvent aussi bien et je n'avais donc pas très envie d'axer le film sur cette belle histoire d'amour. Elle est là, présente, très forte et en même temps, ce n'est pas la réalité de la plupart des gens. C'était un parti-pris, je ne voyais pas du tout comment j'aurais pu les mettre ensemble dans quelque scène que ce soit ; je pense que c'est plus fort en jouant la question de la séparation.

CLAIRE / LOUIS NE PARLE QUE TRÈS PEU D'ELLE (IL ÉVOQUE L'IMPORTANCE DES PARLOIRS, UNE FOIS).

CLÉMENCE / Cela tient aussi beaucoup à la personnalité de Louis : c'est quelqu'un qui parle moins de ses sentiments. Et puis, je le convoquais pour une visite de la prison, et pour lui parler de ce qu'il avait vécu dans ces lieux. Je lui ai posé beaucoup de questions sur les espaces, ce que cela faisant remonter chez lui, sur les stratégies de micro-résistance qu'il avait mises en place pour tenir, rester humain... S'imposer des règles plus strictes, par exemple. Comment faire pour ne pas les laisser nous prendre notre âme...

JE N'AVAIS PAS ENVIE DE PARLER DES CONDITIONS D'INSALUBRITÉ, DES RATS, DES CAFARDS, DE TOUT CE DONT ON ENTEND PARLER GÉNÉRALEMENT

SUR LES PRISONS... C'EST IMPORTANT, CERTES, MAIS JE PENSE QUE CE N'EST PAS EN CHANGEANT ÇA QU'ON POURRA FAIRE ÉVOLUER L'ENFERMEMENT VERS AUTRE CHOSE... On arrive à faire des prisons tout à fait aseptisées et très propres ; cela n'empêche pas les personnes détenues d'y vivre l'horreur absolue ! Je pensais que c'était un travers à éviter, ce côté misérabiliste.

Je n'ai donc pas posé à Louis tant de questions que ça sur sa relation avec ses proches... En revanche, Annette est convoquée parce que Louis a été enfermé, et tout est rattaché à ça. Et puis elle avait moins de mal à en parler...

J'ai l'impression que ce sont surtout des femmes qui vont voir leur compagnon en prison. Et que, quand c'est la femme qui est incarcérée, souvent, l'homme n'est plus là. Je trouve ça assez juste aussi que le film raconte cette réalité-là. **SOUVENT, C'EST LES FEMMES QUI SONT ENFERMÉES DEHORS, PLUS QUE LES HOMMES.**

CLAIRE / MÊME SI CETTE FEMME A CHOISI DE L'ACCOMPAGNER DANS SA RÉVOLTE, L'HOMME ENFERMÉ N'EST-IL PAS PAR ESSENCE ÉCOÏSTE ? J'AI TROUVÉ QU'IL Y AVAIT DANS VOTRE FILM QUELQUE CHOSE DE CETTE MAINMISE DE L'HOMME SUR LA FEMME, MÊME SI ELLE RESTE LIBRE, ELLE.

CLÉMENCE / Je suis d'accord avec ça ! Mon côté féministe !

Il y a quelque chose aussi dont je me suis rendu compte quand on tournait : à sa sortie de prison, Louis et Annette ont décidé de quitter Lyon, de refaire leur vie ailleurs ; ils ont fait table rase du passé. Pendant très longtemps, ils ont caché le passage de Louis en prison, jusqu'à sa récente retraite. Annette ne pouvait donc pas en parler : tout ce qu'elle a vécu, elle l'a gardé en elle... C'est pour ça qu'elle est beaucoup plus en colère que lui ! Alors que lui a l'air plus posé. J'ai l'impression qu'il a eu le temps de réfléchir à ce qui lui est arrivé.

CLAIRE / ALORS QU'ANNETTE ÉTAIT BIEN PLUS DANS LE QUOTIDIEN, ELLE PARLE BEAUCOUP DANS LE FILM CETTE COURSE DE CHAQUE JOUR POUR POUVOIR TENIR...

CLÉMENCE / Je crois que le film, la pièce de théâtre, lui ont fait beaucoup de bien, lui ont permis de pouvoir enfin se libérer de tout ça. Mais on le voit encore, dans les débats autour du film, elle est beaucoup dans le ressenti, elle se met à trembler dès qu'elle en parle, c'est aussi douloureux... Alors que Louis est plus réfléchi.

55



Je trouvais que c'était un angle d'attaque plus juste, de parler aussi de ceux qu'on enferme à l'extérieur. Ce n'est pas seulement une personne que la prison fait souffrir, c'est tout un environnement. Cela me semblait plus pertinent que, par exemple, de parler et de critiquer les mauvaises conditions de détention.

56



CLAIRE / ÇA DIT BEAUCOUP DU POIDS QUE LES FEMMES DE DÉTENU PORTENT, SANS QU'ON EN AIT FORCÉMENT CONSCIENCE.

CLÉMENCE / Je trouvais que c'était un angle d'attaque plus juste, de parler aussi de ceux qu'on enferme à l'extérieur. Ce n'est pas seulement une personne que la prison fait souffrir, c'est tout un environnement. Cela me semblait plus pertinent que, par exemple, de parler et de critiquer les mauvaises conditions de détention.

Et ainsi, Annette est devenue, sans qu'on y prenne garde, le personnage principal ; mais, moi, j'aime le fait que ce soit une femme. Louis aussi est très content de ça ! C'est elle qu'on voit le plus, qui parle le plus, c'est elle qu'on retient à la fin du film. C'est sur elle qu'on se concentre.

CLAIRE / ELLE PARLE BEAUCOUP DE LA FAÇON DONT ELLE A VÉCU L'ENFERMEMENT, ELLE PARLE BEAUCOUP DE SON FILS, DE COMMENT ELLE A MENÉ TANT BIEN QUE MAL SA VIE. ANNETTE PARLE AUSSI DE SA CULPABILITÉ DE MÈRE (NOTAMMENT QUAND PEU À PEU, ELLE N'A PLUS LA FORCE DE RIEN, NI MÊME D'EMMENER SON FILS AU SPORT...), DE SA CULPABILITÉ D'ÉPOUSE (AU DÉBUT DE SON INCARCÉRATION, ELLE S'OCCUPE DU LINGE DE LOUIS (« COMME UNE FAÇON DE LUI FAIRE L'AMOUR »), PUIS LE LINGE PEU À PEU EST JETÉ DANS UN SAC, SANS MÊME ÊTRE Plié OU REPASSÉ). JE TROUVAIS BIEN QU'ON MONTRE QU'ELLES AVAIENT LE DROIT DE CRAQUER, CES FEMMES.

CLÉMENCE / J'étais très attachée à cette séquence, très forte, dans laquelle elle évoque l'idée du suicide et le fait d'avoir pensé à tuer son

fil avant, pour ne pas le laisser seul. Annette m'a demandé, au début, de supprimer cette séquence-là ; elle avait beaucoup de mal à assumer ces paroles. Finalement, ça s'est très bien passé, elle en a parlé à son fils qui a bien pris les choses, qui est grand maintenant et qui a compris. Mais, encore aujourd'hui, elle s'en veut d'avoir voulu le dire, elle avait très peur de ce que les gens allaient dire... Même si je lui rappelle qu'elle dit tout haut ce que plein de femmes ont sans doute pensé tout bas. Pour moi, cette parole-là est vraiment féministe.

Après la première projection, elle a compris que les gens n'étaient absolument pas dans le jugement mais dans l'empathie, et ça lui a fait beaucoup de bien.

CLAIRE / OÙ EN EST LA VIE DU FILM ?

CLÉMENCE / On a fait l'avant-première le 6 juillet. Je commence à être contactée par des spectateurs qui l'ont vu en projection, via le réseau associatif et militant, et ont maintenant très envie de le projeter dans les structures dans lesquelles ils travaillent.

Je suis aussi en contact avec les associations qui organisent les Journées Nationales Prison (JNP), dont le Genepi fait partie.

CLAIRE / POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DE VOS AUTRES PROJETS À VENIR ?

CLÉMENCE / Je suis au tout début de l'écriture d'un nouveau projet. Je souhaiterais travailler autour de Dédé et de l'histoire qu'il m'a racontée sur cet ancien centre de redressement pour mineurs. Je m'intéresse à un lieu qui n'existe plus, encore une fois... Ces enfants, les anciens de la Belle Etoile, du nom de ce centre, se sont retrouvés via Facebook et ils se revoient tous les ans autour d'un repas partagé au cours duquel ils se racontent les horreurs qu'ils y ont vécu ; ce sont, étonnamment, des moments très joyeux.

JE ME SUIS INTÉRESSÉE AUSSI AUX PRISONS POUR MINEURS, REMISES RÉCEMMENT AU GOÛT DU JOUR. JE VOUDRAIS QUE CE FILM NE PARLE PAS QUE DU PASSÉ MAIS JE NE SAIS PAS ENCORE COMMENT FAIRE LE LIEN AVEC CE QUI SE PASSE AUJOURD'HUI. JE NE VEUX PAS ME CONTENTER DE RACONTER LE PASSÉ, JE VOUDRAIS QUE ÇA FASSE SENS AVEC CE QUE VIVENT LES ENFANTS D'AUJOURD'HUI, QUI SONT FINALEMENT LES MÊMES.

57



LE CLUB DE MEDIAPART

Entretien avec Clémence Davigo à propos de son film *Enfermés mais vivants*

La prison de Louis est aujourd'hui devenue une université, la métamorphose de la société est-elle une des thématiques principales de ce documentaire ?

Je voulais effectivement donner à voir une transformation, une métamorphose qui est à la fois architecturale, spatiale et sociétale. Le déplacement des prisons n'est pas un élément isolé du reste mais s'inscrit bien dans un mouvement sociétal plus large ; celui du phénomène classique de gentrification. En ce qui concerne la réhabilitation de cette ancienne prison en université, certains éléments ont été conservés, d'autres non. Qu'est ce qui fait patrimoine, qu'est ce qui fait mémoire ? Des choix très clairs ont été faits ; la faculté catholique n'a pas voulu garder de traces de la prison, de l'enfermement. L'autre aspect qu'il m'importait de montrer, c'est l'invisibilité progressive des prisons dans l'espace de la cité. Suite à la politique de modernisation des établissements pénitenciers français lancée au début des années 2000, les vieilles prisons des centres villes ont été peu à peu désaffectées. Implantées dans les zones industrielles, en périphérie de la ville, ce sont d'énormes structures conçues dans une logique de rentabilité extrême par des opérateurs privés auxquels l'État a délégué la construction et l'entretien.

Le film alterne des témoignages forts face caméra avec des moments plus imagés et silencieux, comment parvient-on à trouver l'équilibre entre les deux ?

C'est un film où la parole est très importante. Pour ne pas perdre l'intensité de ce qui est dit, des moments sans parole sont donc nécessaires. Ils apportent une respiration, permettent au spectateur de « digérer » (d'assimiler ?) ce qu'il vient d'entendre et d'avoir un espace pour penser. Ces séquences plus imagées et silencieuses permettent donc de rythmer le film en marquant un temps entre les témoignages forts, mais également de passer d'un personnage ou d'un lieu à un autre, d'aller et venir entre l'intérieur et l'extérieur... et donc ainsi de parler en creux de la séparation que produit l'enfermement. Parmi ces séquences, certaines sont des images de la prison que j'ai tournées avant et pendant sa destruction. Elles ont donc une autre temporalité qui

leur confère un caractère « d'archive ». Mais si nous sommes les spectateurs de la destruction de ces bâtiments, nous assistons aussi à la disparition progressive de la mémoire de ces lieux. Les témoignages d'Annette et Louis sont donc très importants dans ce sens.

Annette et Louis semblent à la fois libres et sincères dans leurs propos, a-t-il été facile d'obtenir un tel résultat à l'écran ?

Je pense que c'est avant tout une question de confiance. Nous avons pris le temps de nous rencontrer et de beaucoup discuter en amont. Le courant est passé tout de suite entre nous. Cette complicité s'est d'ailleurs transformée en une véritable amitié par la suite.

Annette m'a souvent dit que très vite, elle avait oublié la caméra et la perche, parce qu'elle se sentait écoutée, en confiance. Le dispositif était assez simple : on a pris le temps de déambuler sur les lieux, dans les couloirs avec Louis, à l'extérieur avec Annette, et les souvenirs remontaient au fur et à mesure. Même si parfois c'était dur, tous deux avaient envie d'être là, de participer à ce projet qui leur semblait important. Et puis il faut dire que j'ai eu beaucoup de chance, ils sont assez incroyables tous les deux !

On a l'impression que ce documentaire est une parole redonnée à ceux qui n'en ont pas eu pendant longtemps , peut-on dire que ces témoignages sont une autre forme de «liberté» retrouvée ?

Effectivement, le projet du film était de donner la parole à ceux qui ont vécu et souffert dans ces lieux, une parole souvent peu connue, peu entendue. Du côté de Louis, je le convoquais plutôt pour une visite de la prison et pour lui demander de parler de ce qu'il avait vécu dans ces murs. Mais si l'on parle peu des prisons et des détenus, on évoque encore moins ces femmes et enfants de prisonniers dont les seuls liens avec leurs proches s'arrêtent à un parloir et qui sont pourtant obligés de faire face, avec le sourire, et d'essayer de continuer à vivre. Avec ce film, je souhaitais aussi, parler de ceux que l'on enferme à l'extérieur. Tout cela, Annette l'évoque très bien. Elle raconte comment elle a vécu l'enfermement et comment elle a mené sa vie tant bien que mal pendant cette longue période. Elle parle de sa culpabilité de mère, de sa culpabilité d'épouse. Lors de débats après le film, Annette évoque souvent combien cette possibilité de prendre la parole est importante pour elle. Je crois que le film lui a fait beaucoup de bien et lui a permis de pouvoir enfin se libérer de tout cela.

propos recueillis par Vincent Wulleman
pour le Blog du Festival Les Ecrans Documentaires - 11 novembre 2018